

PRÉFACE

CONSTRUIRE UNE ANTHROPOLOGIE CREOLE

Par Raphaël Confiant

S'il existe deux termes parfaitement antinomiques dans l'univers antillais, ce sont bien ceux de « mythe » et de « créole ». Le premier, en effet, est paré du prestige des commencements du monde, de cette époque où l'homme venait à peine de se détacher de la nature et où il dialoguait encore avec les forces obscures de l'Univers. Le mythe est un discours qui fonde l'origine des peuples, qui déroule une généalogie hautainement déclamée, par exemple, dans la parole des aèdes grecs ou des griots africains, et surtout qui légitime la présence de chacun sur son sol. Le mythe fonde l'autochtonie.

Le monde créole, tout au contraire, né au confluent de la pire brutalité historique (génocide des Amérindiens, esclavage des Noirs, etc.) et de la réalisation, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, de la « totalité-monde », cela à partir de la fin du XVI^e siècle, n'a pas élaboré de discours des origines car justement ces dernières furent brouillées, malaxées, remodelées de manière anarchique et imprévisible dans le formidable *maëlstrom* de la créolisation selon l'expression d'Edouard Glissant (1981). Ici, point d'origine fabu-

leuse, de connivence avec les Dieux (ceux des Amérindiens et des Nègres seront détruits par ceux du Blanc qui, en l'occurrence, se comporteront en créatures diaboliques). Point de prestige, de généalogie, de lignage sacré, de « sang bleu », de « quartiers de noblesse ». Mais le mélange absolu, la bâtardise, l'oubli, la honte ou la dissimulation des origines. Du moins dans l'Amérique créole, car en Nouvelle-Angleterre, les nouveaux « Américains », tout en chassant l'Anglais, continueront de se réclamer de la vieille Europe, de sa culture et de sa (ses) langue(s). A l'opposé, dans l'anti-Amérique des Quechuas du Pérou, des Guaranis du Paraguay ou des *Bushnegroes* des Guyanes, on s'efforcera tant bien que mal soit de continuer à vénérer des dieux ancestraux (Quechuas, Guaranis), soit de les reconstituer dans une terre inconnue et au départ hostile (*Bushnegroes*).

De ces trois Amériques -la néo-Européenne, la créole et l'anti-américaine (ou néo-amérindienne et néo-africaine)- la créole est la seule qui soit dépourvue de discours mythique cohérent. C'est d'ailleurs la seule où a régné sans partage, pendant quasiment trois siècles, cette institution concentrationnaire qu'est la *Plantation*. C'est la seule où sont apparues des langues et des cultures totalement neuves : créoles à base lexicale française, papiamentó, sranan-tongo, religions vaudou, santería, pocomania etc... et où un homme neuf, ni Amérindien, ni Européen, ni Africain, ni Asiatique, est apparu : *l'Homme Créole*.

L'homme créole n'a littéralement « ni père, ni mère » (*i pa ni papa, i pa ni manman* dit sa langue) et derrière le mot « créole » peut se cacher toutes les couleurs, toutes les races, n'importe quelle religion, même si aux Antilles françaises, les descendants des colons blancs ou *Béké* se sont longtemps accaparés de cette dénomination à leur seul profit. Partout ailleurs, on dit « Blanc créole » et « Noir créole ». « Créole » vient du latin *creare* qui veut dire « créer » et est, à la limite, son propre mythe des origines. Créole est l'anagramme de « colère » souligne un poète. Créole c'est l'humain, l'animal (vache ou cochon créoles), le végétal (canne ou banane créoles), le matériel (orfèvrerie ou architecture créole) et l'immatériel (langue, contes etc.). Final de compte, « créole » vou-

lant tout dire à la fois, court le risque de ne plus... vouloir rien dire.

C'est le grand mérite de Raymond Relouzat, à travers la passionnante quête de l'imaginaire créole, qu'il nous livre présentement, d'évacuer ce risque. Car si le monde créole ne possède pas, au départ, de discours de création du monde, tous les efforts des peuples qu'il comporte ont toujours convergé, de manière à la fois passionnée et pathétique, vers un seul et unique but : celui de *fonder* justement une origine, une généalogie et une légitimité. Prenant le conte créole comme fil directeur de ses analyses, mais en interrogeant aussi l'histoire, R. Relouzat nous démontre à quel point les figures de Toussaint-Louverture, de Dessalines et du Roi Christophe, débordant les seules limites de la première république noire du monde moderne, en sont venues à nourrir les aspirations mythiques des autres peuples de la Caraïbe. L'auteur relie avec brio l'image de ces *héros fondateurs* avec trois volatiles omniprésents dans l'oraliture créole : Toussaint avec le *colibri*, Dessalines avec la *pintade* et le Roi Christophe avec le *phénix* (et jusqu'à l'actuel Père Aristide et son symbole qu'est le *coq-qualité*). Grâce à cette mise en relation, nous comprenons beaucoup mieux ces figures historico-mythiques que ne l'ont fait jusqu'à ce jour des dizaines d'ouvrages historiques sur la révolution haïtienne. Se pose ici la redoutable question des sciences humaines (histoire, linguistique, économie, politologie, etc.) en pays créole lesquelles jusqu'à présent, ont cru pouvoir faire fi de celle qui, partout ailleurs, fonde toutes les autres à savoir l'anthropologie. R. Relouzat, à travers ce livre, est en train de poser les bases d'une anthropologie non seulement du « monde créole », chose à la réalisation de laquelle peut participer tout chercheur quelle que soit son origine, mais aussi d'une « anthropologie créole ». Nous voulons dire par là qu'il construit un regard scientifique de *nous mêmes* sur nous mêmes c'est-à-dire loin à la fois de l'ethnocentrisme occidental larvé et du nombrilisme insulaire.

Il faut suivre pas à pas ce génie de la déduction anthropologique qu'est Raymond Relouzat pour comprendre à quel point cet ensemble de traditions orales que beaucoup d'entre nous ont tendance à considérer d'un air amusé ou distrait

(quand ce n'est pas condescendant), c'est-à-dire nos contes, nos proverbes, nos devinettes, nos comptines, nos chants, etc., a à nous apprendre sur nous mêmes, sur notre imaginaire et sur la construction de notre identité créole. Bien d'hasardeuses interprétations (pseudo-) psychanalytiques, beaucoup de grandes démonstrations (soit-disant) sociologiques auraient pu être évitées si leurs auteurs avaient eu simplement l'humilité de se plonger dans l'analyse d'un conte tel que *Man Nanniwozèt* par exemple.

Mais là où la perspicacité et la hardiesse analytique de l'auteur trouvent à s'employer le mieux, c'est dans l'interprétation de ce qu'il appelle *l'Indien médiateur*. L'auteur qui, il y a quelques années de cela, a réintroduit la dimension caraïbe dans l'étude des contes créoles (cf. Le référent ethnoculturel, 1992), opère le même travail cette fois-ci à l'endroit des descendants de ces dizaines de milliers d'Hindous venus, en 1853, remplacer les Noirs, fraîchement libérés, dans les plantations de canne à sucre. Sur l'habitation *Brin d'Amour* à Trinité (Martinique), dit le conte, une grande sécheresse désespère le béké, monsieur Roy. Celui-ci fait appel à l'un de ses pairs, à ses « nègres », à Tijo, « né coiffé » et donc probablement mulâtre, tout cela en vain. Tous ont beau mener de longues investigations, personne n'arrive à comprendre pourquoi les tuyaux de bambou qui amènent depuis toujours l'eau à l'« habitation », n'en laissent plus filtrer une seule goutte. Alors la *da* du béké, une vieille négresse bossale d'Angola, lui conseille de faire intervenir des sorciers indiens de la commune de Macouba, ce à quoi il se résout. Ces derniers mettent une condition au solutionnement du problème : monsieur Roy doit donner sa fille Aurore en mariage à toute personne qui découvre la cause de la sécheresse. Ce qu'il est contraint à nouveau d'accepter. Et c'est alors que survient un jeune et beau nègre « aux cheveux qui bouclent » (et donc probablement câpre comme Relouzat) dénommé Zéphirin...

La suite, nous laissons le lecteur la découvrir mais aussi et surtout l'éblouissante explication qu'en donne R. Relouzat qui, ce faisant, opère une démonstration pratique de ce que nous avons appelé plus haut une anthropologie créole. Car nés sans mythologie, nos peuples n'ont eu de cesse de chercher à

en construire une qui soit en accord avec l'univers plantationnaire, puis post-plantationnaire qui fut et qui est le leur, et où mieux qu'à travers les contes, peut-on en découvrir (et en décrypter) les symboles.

Cette mythologisation du réel continue de nous transformer encore aujourd'hui, s'affublant de vêtements plus modernes, car comme l'indique Jean Bernabé (1997) :

« Dans la perspective de l'oraliture, la parole ancestrale n'est pas figée dans un passé immémorial : les ancêtres naissent, en effet, chaque jour. »

Ce livre de Raymond Relouzat est aussi une manière de faire renaître les ancêtres. Tous nos ancêtres et pas seulement ceux que nous nous sommes choisis par décision idéologique...

RAPHAËL CONFIAANT

Maître de conférences à l'Université des Antilles et de la Guyane
 Professeur *honoris causa* à l'Université Autonome de Santo-Domingo.